

Une Soiree Francaise A NEWCOMB COLLEGE

Jeudi dernier, à 8 heures du soir, le Cercle Français de Newcomb a donné sa représentation annuelle.

Ce fut un véritable succès, et il est seulement à regretter qu'un plus grand auditoire ne soit venu applaudir les jeunes artistes.

C'est, en effet, sur un petit "sketch" de Miss Emma Douglass que le rideau s'est levé.

La scène se passe à la Nouvelle-Orléans, quelques années après la guerre civile (ceci permettant un défilé de robes à crinolines, manches gigots et grandes capotes).

N'Oubliez Jamais

En présence des pleuricheries boches au sujet de la conduite des troupes françaises dans la région de la Ruhr, lisez ce que M. Theunis, premier ministre du royaume de Belgique dit des abominations boches en Belgique pendant la grande guerre.

"Nous avons à subvenir aux besoins de 17,016 orphelins de la guerre. Eh bien! parmi eux, il n'y en a que 9,700 qui soient les enfants de soldats tombés au front, tandis que nous en avons 8,900 dont les pères furent des civils fusillés par l'ennemi.

UN REMEDE VIEUX DE MILLE ANS

Le docteur Dinguizli, de Tunis, vient de faire une très intéressante communication à l'Académie de médecine sur le traitement de la tuberculose tel que le prescrivait Avicenne, le célèbre médecin arabe du dixième siècle.

Il a essayé cette formule sur de nombreux tuberculeux pulmonaires et constaté que le "dijelenjoubine", volontiers accepté par les malades, diminue considérablement les crachats, augmente le poids et fait retrouver l'appétit.

QU'EST-CE QUE L'AMOUR?

L'amour est une machine qui ne s'arrête jamais et qui ressemble à une jeune fille charmante. Elle est aussi un miel délicieux.

Opinion d'un Français L'APPEL DU CHANCELIER CUNO

Le chancelier Cuno, parlant devant le Reichstag, a donné verbalement la preuve de l'inefficacité de la résistance passive allemande dans la Ruhr, qui tend à décourager les envahisseurs.

Malheureusement pour l'Allemagne, cet appel sera entendu par les mêmes oreilles qui n'eurent pas besoin d'un cri de rage de la France pour se rendre compte de la ferocité teutonne dans toute sa "splendeur".

Ces actes de barbarie sans nom sont la pour faire décider de l'attitude des nations qui se firent les défenseurs de la civilisation menacée par ceux qui aujourd'hui viennent basement mendier une pitié qui ne sera méritée que lorsque l'Allemagne repentante aura donné les preuves de son désir d'effacer les traces que les pionniers de la kultur laissèrent en Belgique, dans le nord de la France, partout enfin où le sceau de la Kultur pouvait être apposé.

Une fois, de plus, la conscience du monde est à contribution. Espérons que les événements nous prouveront que cette conscience n'a pas évolué depuis 1918, et qu'elle est toujours au service du Droit et de la Justice.

Les Deux Methodes

Avez-vous vu comment nous les traitons, les magnats de la Ruhr qui s'étaient mis en tête de railler nos soldats et de narguer notre autorité?

Intés gentiment, nous les avons installés dans de confortables appartements où ils ne manquent de rien — au réveil, eau chaude et petit déjeuner; au coucher, une bouillotte dans leur lit et une bonne infusion au rhum — et puis, nous leur avons dit:

— Messieurs, si vous n'y voyez aucun inconvénient, nous allons vous faire passer en Conseil de guerre, parce que, vraiment, vous êtes allés un peu loin... Mais ne soyez pas inquiets: de bons avocats intelligents, actifs et distingués, auxquels nous garantissons l'entière liberté de leur défense plaideront pour vous.

Et comme nos juges ne seront pas des bourreaux ils prononceront un arrêt si bénin que ce ne sera pas la peine d'en parler!

En effet, un Conseil de guerre français, après avoir loyalement examiné les faits, a condamné ces messieurs à des amendes insignifiantes. Puis l'on s'est empressé de leur ouvrir les portes et de les rendre à leurs amis qui les ont hissés sur leurs épaules et portés en triomphe, au nez et à la barbe de nos petits poules.

C'est admirable et j'applaudis de tout cœur. Voilà qui fermera la bouche à tous ceux qui nous accusent d'impérialisme et d'absolutisme.

Seulement, il est une chose que nous devrions faire et qui serait à la fois notre meilleure justification et notre meilleure propagande: une immense affiche, sur laquelle, à côté de la proclamation du général Degoutte à la population de la Ruhr, nous reproduirions les proclamations des gouverneurs militaires allemands à la population de nos départements envahis.

Et puis, à côté du jugement condamnant M. Thyssen à 6,100 francs d'amende, nous publierions, non les jugements — il n'y en a eu pas! — mais la liste des notables du Nord, de l'Aisne et d'ailleurs, frappés, eux, d'une amende de douze balles... dans la peau sans même avoir eu le droit de se défendre.

Malheureusement, ça est une idée de journaliste — et nul n'ignore que les journalistes n'entendent rien à la stratégie. — Charles Omessa.

Une dépêche de Cologne au "Daily Express" dit que les Français construisent de vastes casernes sur la frontière est de la Ruhr. Ce qui prouve bien que les Français ont l'intention d'y rester indéfiniment.

Un des Entrants dans la Fete de Dimanche



Mlle Yvonne Deymold

Nous avons ici le portrait de Mlle Yvonne Deymold, qui s'est faite inscrire parmi les nombreux entrants dans la fête d'automobiles qui aura lieu au Fair Grounds dimanche, sous les auspices des Elks. Le but est de recueillir des fonds pour la réunion des Confédérés en avril. Il va sans dire que la fête aura un succès retentissant, étant donné que ce sont les Elks eux-mêmes qui sont à la tête de ce programme magnifique. Donnons tous notre concours, en mémoire de nos pères et de nos aïeux, glorieux soldats de la guerre de '61.

ODELETTE

Museli, couchons sur le sable De cette source au frais écoule. Cette pastèque délectable Et ces bouteilles de muscat.

Anôt en vain de mille sagesse Prétend troubler notre loisir: Les lauriers ombragent nos têtes; Entends les blancs coulois gémir!

Lancés par d'invisibles frondes, Voix bondir les prompts écureuils. Mettant de brusques clartés blondes Parmi les frondaisons du breuil.

Etends-toi sur l'agreste couche Devant cet aimable décor; Prends ce flacon et le débouché; Ami, le grand Pan n'est pas mort!

Jusqu'à l'heure où, las de sa course, Le soleil descend sur la mer. Et qu'au ciel brillent les deux Ourse, Parlois musiques et beaux vers.

Evoquons ces rimeurs fantasques, Qui n'eurent point place au banquet. Disons Sigogne son casque Et sous la bure colleté.

Saint-Amant à bord d'un navire Raimat au branle du canon, Théophile accordant la lyre Sur la palette de sa prison.

Racan forçant le Pas de Suze, Tristan chargeant le hucenot, Schlandre portant l'harquebuté Et, la brette au poing, Cyrano.

Et si la gloire pour ces drilles Vint tardive et d'un pas boiteux, Levons un verre où le vin brille, Mon Vincent, à ces fiers aïeux. Léon Vézane.

NETTOYAGE DES NATTES DE PAILLE

Pour rendre aux nattes de paille leur beauté et leur souplesse première, lavez-les à l'eau fortement salée et laissez-les sécher complètement à l'ombre avant de les remettre en place. Si elles ont des tâches résistantes, frottez les endroits souillés avec un mélange de farine de maïs et d'eau. Les nattes blanches prennent à la longue une teinte grisâtre, lavez-les avec une légère solution de soude, elles prendront alors une teinte jaune très pâle du plus heureux effet.

Les chaises et les fauteuils de paille se nettoient également à l'eau fortement salée. Laissez sécher à l'ombre.

DU RADIUM EN ABONDANCE

Paris.—Mme Curie, alors qu'elle visitait, en Belgique, l'usine créée à Oislen en vue de l'extraction du radium des minerais venant de Katanga (Congo belge), a déclaré que la production du radium sera désormais en mesure de satisfaire les besoins de la médecine du monde entier.

En 1840 il fallait quatorze jours et huit heures pour traverser l'Atlantique, aujourd'hui cette même traversée se fait en quatre jours et huit heures.

La Tragedie Russe

DERNIERE NUIT DE NICHOLAS II A TSARSKOIE-SELO

Divers épisodes de la révolution russe se dissolent peu à peu. Les mémoires, les souvenirs, les articles précisent des faits, des gestes et des physiologies qui serviront plus tard à reconstruire, acte par acte, la tragédie de l'immense empire.

Parmi ces tableaux que découvrent lentement des mains pieuses ou curieuses, il en est un singulièrement pathétique. C'est celui qu'a tracé du départ de Nicolas II pour la Sibérie, M. G. Loukowsky, dans le journal russe de Berlin "Navounié".

Bien que cet organe ait des tendances nettement bolchevistes et, que la vérité en soit souvent bannie, M. Loukowsky, qui fut conservateur des musées impériaux et qui est un artiste averti, garde dans ses articles un souci de la décence et de l'exactitude qui permettent de prendre en considération la scène dont il fut l'un des rares témoins.

M. Loukowsky qui, sous le gouvernement de Kerensky, présidait la commission artistique et historique chargée de la conservation des appartements impériaux, se trouvait en effet, le 31 juillet 1917, à Tsarskoïe-Selo pour dresser l'inventaire des pièces occupées au Palais Alexandra par l'ex-tsar et sa famille, qui devaient partir dans la nuit, et sous bonne garde, pour la Sibérie.

M. Loukowsky arriva dans la soirée. Il se mit à parcourir le palais. L'embarquement de la famille impériale devait se faire dans un secret absolu, car le trouble et l'échauffement des esprits pouvaient amener des incidents dangereux.

Un grand calme régnait pourtant dans la ville. Des ombres silencieuses erraient par les couloirs du vaste palais, les ombres des empereurs et impératrices des rares courtisans demeurés fidèles à l'infortuné Nicolas II. Dans le parc, les sentinelles assises sur des piles de bois, ayant jeté leurs fusils, roulaient des cigaretttes. Les domestiques s'entretenaient à voix basse, peureusement. Ils espéraient que les souverains reviendraient en automne, ainsi que Kerensky l'avait promis à la tsarine pour calmer ses appréhensions.

La nuit coulait doucement sur ce palais où l'empereur de toutes les Russies, avec sa famille autour de lui, attendait l'ordre du départ.

Cependant le train commandé, dès l'après-midi, au ministère des communications, n'arrivait pas. Kerensky de plus en plus fébrile à mesure que sans relâche approchait, téléphonait sans relâche à Petrograd. On lui répondait que le train était parti depuis longtemps. L'inquiétude devenait générale. Avec l'aube, les pires excès étaient à craindre.

Enfin, vers cinq heures, on annonce de Petrograd que le train, par suite d'une avarie de locomotive, s'est arrêté en plein champ, à mi-chemin de Tsarskoïe-Selo.

laisaient leurs colonnades au jour, en effet, héroïquement blessé en Champagne et cité à l'ordre de l'armée. Les terribles gaz lui avaient brûlé pour jamais les deux yeux et la pire épreuve avait commencé pour ce malheureux, malgré tous les soins de la science: l'épreuve de la nuit étouffante.

Il avait des prostrations navrantes, par crises, ne voulant parler alors à personne. Il avait aussi des révoltes, des désespoirs, avec la hantise de se tuer. A d'autres moments, il se laissait conduire sans colère, comme un enfant, mais se refusant à tout effort pour apprendre à trouver, dans le sens du toucher, peu à peu, le remplacement des yeux perdus.

Plusieurs femmes de cœur s'étaient essayées à le promener, à le distraire. Chaque fois il appréhendait leur venue et les éconduisait brutalement, en vrai sauvage.

Aucune n'arrivait à le convaincre et il fallait se résoudre à le laisser dans l'isolement, ainsi qu'une pauvre bête blessée.

L'officier de Mrs. Robertson venait donc à propos, mais Mme Herblay demeurait sceptique: —Je doute que vous obteniez un résultat meilleur. Le capitaine est un mauvais malade. Il souffre tant! Cet homme qui fut si calme au feu, splendide comme, n'est ici qu'un exaspéré, dont nul ne doute qu'il n'ait plus de famille, de femme surtout!

—Oui, je sais... Il est divorcé. Une vie gâchée! —Elle aurait pu être heureuse, car, parait-il, sa femme était charmante. Mais ils ont eu la part trop belle, les distractions mondaines trop faciles. Elle était une petite poupee dépendante. Lui, un faible. Peut-être a-t-elle été la plus coupable! Jamais le capitaine ne parble de son passé... Ce passé l'obsède pourtant, j'en suis sûre, et il maudit la disparue de n'être plus à ses côtés aujourd'hui... C'est là surtout ce qui le rongé. Essayez, si vous pouvez quelque chose pour lui. Je n'y crois guère. Une seule femme aurait rendu un peu de lumière à son âme qui est plus encore dans la nuit que ses yeux.

—Mais, ajouta Mme Herblay après un silence, permettez-moi une question. Pourquoi avez-vous choisi particulièrement cette détresse? Par quel peut-être?

—Non, madame, par admiration! Il en fut ainsi que l'avait offert Mrs. Robertson. Elle aborda la tâche ingrate, avec tout son cœur.

—Je suis une amie venue d'Angleterre, expliqua-t-elle en anglais à l'officier. Je sais que vous me comprenez. J'ai pensé que cela vous distrairait davantage que ce soit une étrangère — une alliée — qui vienne vous tenir compagnie. Je vous promènerai et je tâcherai de ne pas vous importuner, car vous êtes assez peu sociable, m'a-t-on assuré. Mais je suis patiente, infiniment patiente. Si vous voulez vous fâcher, il faudra vous fâcher en anglais. Ce sera très compliqué!

—Le blessé avait souri avec amertume. Il s'en voulait de mal répondre à tant d'attentions spontanées et il accepta de parler anglais.

LA LUMIERE

Il y a quatre mois, Mme Herblay — cette femme de grand cœur qui, en marge du Val-de-Grâce, se dépense tant pour adoucir la vie douloureuse des officiers aveugles en traitement — vit, surprise, dans son petit bureau, à sa entrée, dans une dame fort jolie — Mrs. Robertson, disait sa carte — qui avait tenté déjà, à plusieurs reprises, mais en vain, de la rencontrer.

—Excusez-moi de mon instance, fit cette dame, lement, semblant peser ses mots qu'elle prononçait avec un fort accent anglais. Je suis venue à vous en toute confiance. Je sais que vous cherchez, pour vos chers blessés si à plaindre, des collaborations dévouées, acceptant la tâche patiente d'être un guide dans leur nuit, et aussi un soutien moral. Beaucoup, m'a-t-on dit, se révoltent sous l'horreur de leur situation, le désarroi de leur isolement et la douceur d'une femme, quelquefois, leur est bienfaisante.

—Oui, répondit Mme Herblay, salutaires sont ces promesses ou les infortunés ont un bras de femme pour s'appuyer, salutaires ces causes familiaires, au calme qui accompagne leur ré-éducation progressive du toucher.

—Je m'offrirais de tout mon cœur à vous seconder. Je suis Anglaise, vous le sentez, n'est-ce pas, à ma façon de parler. Ce me serait une joie de m'employer, à ce titre, pour un blessé français, mais je voudrais me dévouer au plus à plaindre de tous, je dirai même au plus rétif, et j'en sais un dont le cas est particulièrement douloureux.

—Le capitaine de Carens, je suis sûre?

—Oui, le capitaine de Carens, qui, au Val-de-Grâce — je suis renseignée, vous le voyez — est considéré comme bien difficile à soigner. Je sais aussi qu'il connaît l'anglais et les soins d'une Anglaise le distrairaient mieux peut-être. Je ne parle pas de la souffrance de ses yeux morts: la science est là. Mais je voudrais atténuer l'exaspération de sa pensée qui, je le sais, fait craindre pour sa raison.

Mme Herblay considéra avec surprise cette visitante, d'une distinction infinie, dans tout d'épanouissement encore de la jeunesse et de la beauté, qui venait ainsi se proposer pour cette tâche ingrate.

Le capitaine de Carens avait été, en effet, héroïquement blessé en Champagne et cité à l'ordre de l'armée. Les terribles gaz lui avaient brûlé pour jamais les deux yeux et la pire épreuve avait commencé pour ce malheureux, malgré tous les soins de la science: l'épreuve de la nuit étouffante.

Il avait des prostrations navrantes, par crises, ne voulant parler alors à personne. Il avait aussi des révoltes, des désespoirs, avec la hantise de se tuer. A d'autres moments, il se laissait conduire sans colère, comme un enfant, mais se refusant à tout effort pour apprendre à trouver, dans le sens du toucher, peu à peu, le remplacement des yeux perdus.

Plusieurs femmes de cœur s'étaient essayées à le promener, à le distraire. Chaque fois il appréhendait leur venue et les éconduisait brutalement, en vrai sauvage.

Aucune n'arrivait à le convaincre et il fallait se résoudre à le laisser dans l'isolement, ainsi qu'une pauvre bête blessée.

L'officier de Mrs. Robertson venait donc à propos, mais Mme Herblay demeurait sceptique: —Je doute que vous obteniez un résultat meilleur. Le capitaine est un mauvais malade. Il souffre tant! Cet homme qui fut si calme au feu, splendide comme, n'est ici qu'un exaspéré, dont nul ne doute qu'il n'ait plus de famille, de femme surtout!

—Oui, je sais... Il est divorcé. Une vie gâchée! —Elle aurait pu être heureuse, car, parait-il, sa femme était charmante. Mais ils ont eu la part trop belle, les distractions mondaines trop faciles. Elle était une petite poupee dépendante. Lui, un faible. Peut-être a-t-elle été la plus coupable! Jamais le capitaine ne parble de son passé... Ce passé l'obsède pourtant, j'en suis sûre, et il maudit la disparue de n'être plus à ses côtés aujourd'hui... C'est là surtout ce qui le rongé. Essayez, si vous pouvez quelque chose pour lui. Je n'y crois guère. Une seule femme aurait rendu un peu de lumière à son âme qui est plus encore dans la nuit que ses yeux.

—Mais, ajouta Mme Herblay après un silence, permettez-moi une question. Pourquoi avez-vous choisi particulièrement cette détresse? Par quel peut-être?

—Non, madame, par admiration! Il en fut ainsi que l'avait offert Mrs. Robertson. Elle aborda la tâche ingrate, avec tout son cœur.

—Je suis une amie venue d'Angleterre, expliqua-t-elle en anglais à l'officier. Je sais que vous me comprenez. J'ai pensé que cela vous distrairait davantage que ce soit une étrangère — une alliée — qui vienne vous tenir compagnie. Je vous promènerai et je tâcherai de ne pas vous importuner, car vous êtes assez peu sociable, m'a-t-on assuré. Mais je suis patiente, infiniment patiente. Si vous voulez vous fâcher, il faudra vous fâcher en anglais. Ce sera très compliqué!

—Le blessé avait souri avec amertume. Il s'en voulait de mal répondre à tant d'attentions spontanées et il accepta de parler anglais.

—Oui, fit-il, je suis un sauvage! Mais si vous connaissez ma torture! Elle est par moments au-dessus de mes forces. N'y plus voir! Concévez-vous ce que c'est que de n'y plus voir? Pensez à ce trou béant, à cette nuit toujours devant moi, à ce gouffre où je me sens tomber, dans un vertige...

—Et dire que, malgré toute cette horreur, j'aurais pu avoir, dans mes ténèbres, une clarté!

—Oui! votre femme!

—Qui vous a dit?

—Je sais... Mais peut-être n'avez-vous pas bien compris?

—Peut-être... Mais nous avons repris chacun notre chemin... irrémédiablement.

—Rien n'est irrémédiable... —Si! la peine faite par celle qu'on aime et la peine qu'on lui a faite!

—Pourquoi parler ainsi du passé alors que je n'en parle jamais à personne? Quel dommage qu'au lieu de cette blessure affreuse aux yeux, je n'aie pas reçu une balle en plein cœur! Alors! vous êtes trop bonne de vouloir vous occuper de moi, d'essayer ce qui a rebuté les autres. Je vous en prie, laissez-moi.

—Je resterais pourtant... —Et ce fut lentement, à force de douer cher lentement, d'obscure muette, de soumission affectueux, une transformation chez l'officier.

Bien que, par instants, il s'en défendit même avec colère, il s'efforçait moins devant cette étrangère, dont le parler retenait davantage son attention. Elle s'efforçait de se montrer gaie avec lui, de l'entretenir, durant leurs promenades, de sujets susceptibles de l'intéresser et qui emmenaient la pensée du blessé loin de ses souffrances présentes.

—C'est singulier, avouait-il. Avec vous, c'est comme un peu de ma vie ancienne qui me reprend. Il y a de la magie en vous!... J'oublie mon mal. Je reprends des habitudes... Je sens que je me fais peu à peu à la forme des choses et je me retrouve au lieu de me sentir noyé... Puis, ma hantise me reprend et vous-même, si bonne, n'y pouvez rien...

—L'étranger, avec douceur, passait la main sur le front de l'aveugle... —Laissez-la ainsi... cela me fait du bien... Non... enlevez-la... votre main de femme, c'est comme du passé. Excusez-moi... Je suis fou. Ma tête est en feu, n'est-ce pas?... —Puis il s'attendrissait:

—Et dire que je ne vous vois pas... que je ne connais de vous que la pression de votre main, que le parfum qui flotte autour de vous, un parfum délicat, étrange, nouveau pour moi... C'est triste de ne pas vous connaître, car vous êtes très bonne, au moins... vous!

—Taisez-vous... vous pensez toujours à votre femme!

—Qui vous parle d'elle? — Vos yeux... — O l'angoissante phrase! Mais mes yeux sont morts!

—Ils sont là pourtant. Alors, pour la première fois, il eut dans l'âme un peu de douceur: ses yeux avaient donc un rôle encore...

Comme le capitaine était de plus en plus calme et qu'il s'habitua à le toucher des choses, qu'il lui rendait le sens de la vie, Mrs. Robertson décida de l'inviter chez elle, à prendre le thé. Elle pensait que ce déplacement, que cette impression d'être en visite lui seraient une distraction bienfaisante. Son influence sur le blessé était incalculable. Il l'écoutait, presque docile, et, depuis qu'elle lui tenait compagnie un peu, presque chaque jour, il n'avait plus de dépression, ni de révolte!

Et ce fut un véritable plaisir pour lui de se sentir ainsi non pas guidé, mais comme libre, en visite, dans un bon fauteuil, à causer. Mrs. Robertson lui parlait avec entrain, abordait toutes sortes de sujets et ils bavardaient en lieu amis. Mais un moment, s'étant levé, la main de M. de Carens heurta un chiffonnier, près de lui. Instinctivement il le palpait, chercha, par le toucher, à deviner sa forme. Puis il eut un geste brusque de recul:

—C'est atroce, cette impression!... Ce meuble vient de m'en rappeler un autre semblable qu'il y avait chez nous... Est-ce absurde? On en fait souvent des meubles de ce genre!

Alors Mrs. Robertson demanda: —Vous l'aimiez beaucoup, votre femme?

—Je vous en prie, ne parlons pas d'elle... —Pensez donc!... le hasard lui a fait rencontrer, sans être vue, dans un grand magasin, Mrs. Robertson... mais une Mrs. Robertson tout autre.

Elle parlait français comme une pure Française, sans l'ombre d'un accent, et, à une amie, elle expliquait: —Je tiens à ce parfum, bien que je ne l'emploie que depuis quatre mois... au retour de Londres où j'ai été me permettre d'aller en Angleterre que je tenais à bien connaître...

—Mais vous êtes devenue une femme toute nouvelle!... On ne vous reconnaît plus, répondait l'amie... —Il ne faut pas qu'on me reconnaisse...

Et en revenant, perplexe, vers le Val-de-Grâce, Mme Herblay se demanda si elle n'est pas en train de comprendre la démarche instantane, le parler anglais, le dévouement inlassable, le parfum dénotant, l'influence étrange et, dans la nuit de ce malheureux, de la lumière qui renaît... —Henry de Lurmer.